
LA FILEUSE

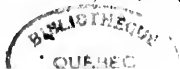
—OU—

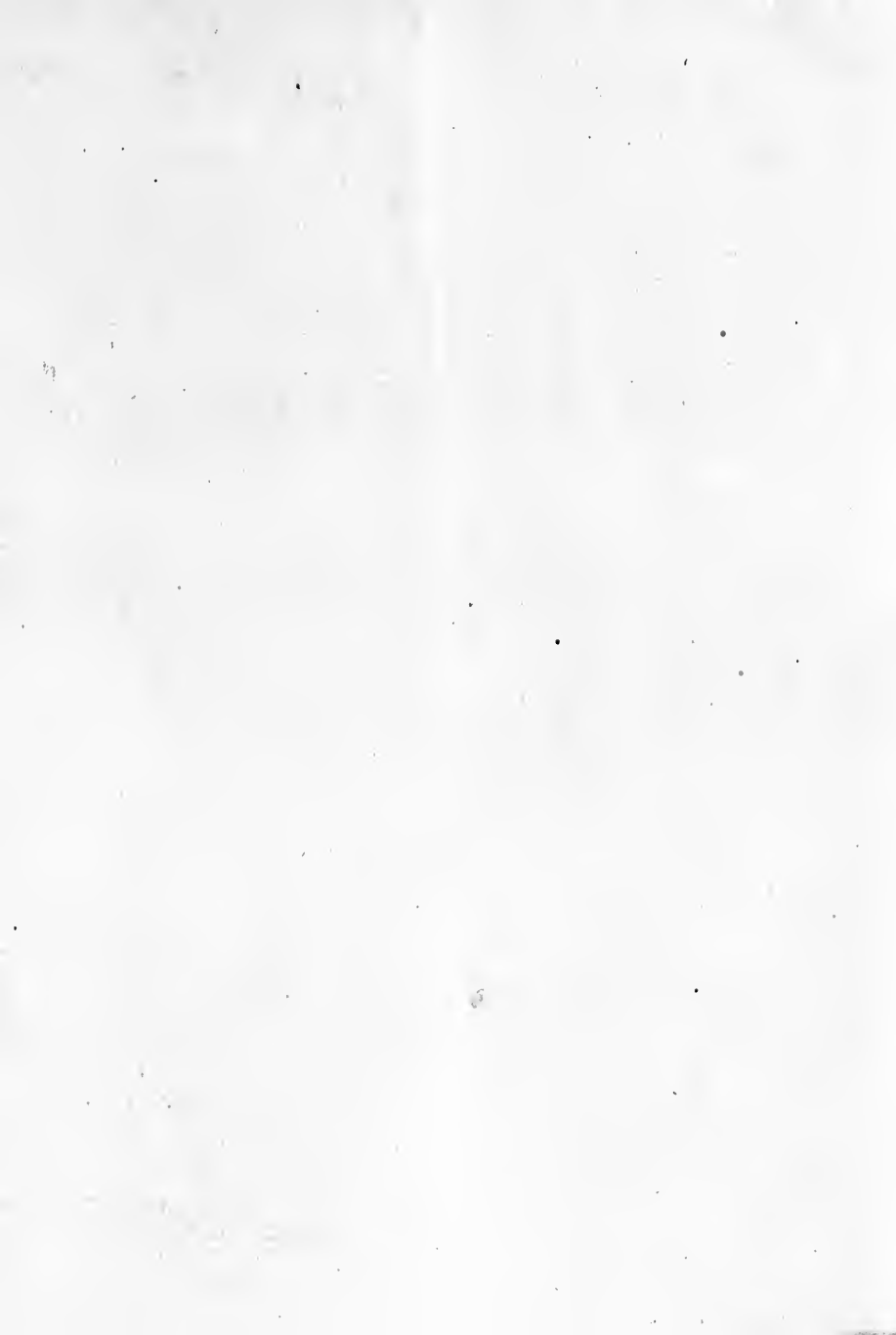
LEGENDE DE MON PAYS.

M. PREVOST.

1880.

Imp. de A. DENIS, St. Hyacinthe.





b.c. CAUSERIE LITTERAIRE.

LA FILLEUSE

—OU—

LEGENDE DE MON PAYS.

M. PREVOST.

Prix.....15 Cts.

1880.

LA FILEUSE.



La féodalité est une époque de l'histoire qui a laissé dans toute l'Europe, mais surtout en France, les souvenirs les plus vivaces et les empreintes les plus ineffaçables.

En effet, de toutes parts se dressent encore sur notre sol, les ruines imposantes de ces châteaux gothiques, véritables citadelles perchées sur les cimes les plus élevées, sur les rochers les plus escarpés, les plus abruptes et les plus sauvages. Leurs épaisses murailles ont conservé la mâle fierté, de ces temps déjà si loin de nous et l'on dirait que l'âme hautaine de l'ancien seigneur habite encore ces ruines, aujourd'hui, mornes et silencieuses et jadis témoins de son orgueil et de ses crimes ! Crimes dont une longue série de siècles avait préparé la trame et dont une année seule fut l'effondrement et l'expiation, 1793 !

Je n'entreprendrai pas de dérouler devant vous l'aperçu historique de ces temps fameux, non, je dépasserais les limites que je me suis assignées et qui sont celles d'un simple fait se rattachant à cette époque. Je me bornerai donc à vous dire avant de rentrer dans la narration de mon sujet principal, que, l'une des parties de la France

où la féodalité semble avoir eu les racines les plus profondes à en juger par le grand nombre des monuments qui y restent encore debout, est l'ancienne province du Périgord, touchant au Limousin d'un côté au Rouergue et à la Guyenne de l'autre. Cette province était l'apanage des comtes de Tallayrand dont les descendants portent encore le titre et le nom de comtes du Périgord.

Cette contrée forme aujourd'hui le département de la Dordogne qui est l'un des plus beaux, des plus riches par la diversité de ses produits et l'un des plus peuplés car il a près de 600,000 habitants. Il est traversé de l'est à l'ouest par la rivière Dordogne, qui lui a donné son nom, et du nord-est à l'ouest par la rivière l'Isle, qui, l'une et l'autre se réunissent au bœc d'Ambez et se jettent ensuite dans la Garonne formant alors le bras de mer connu sous le nom de Gironde.

La première de ces rivières est sans contredit la plus importante par son long parcours et l'éloignement de ses rives, l'autre est plutôt un torrent impétueux descendant des montagnes du Limousin et creusant dans sa course rapide, sinueuse et tourmentée de profondes vallées abruptes, sauvages et parfois presque inaccessibles. Si vous aviez l'avantage de côtoyer les bords de la Dordogne votre œil se reposerait avec plaisir, je n'en doute pas, sur ces hautes cimes que couronnent les châteaux de Turenne, de Baynac, de Biron, de Montfort, de Fénélon et tant d'autres qui tous ont leurs mystères et leurs crimes et qui tous attestent, aussi, par les mutilations dont ils furent l'objet, combien fut grande et implacable la vengeance de ce peuple vexé et outragé pendant dix siècles. La plupart ne sont maintenant que des ruines, mais ils n'en rappellent pas moins cette époque fameuse de la chevalerie, des tournois, des troubadours et des trouvères. Le coup d'œil est réellement grandiose, d'un côté la nature sauvage et aride dans toute sa réalité, de l'autre la grande plaine fertile avec ses élégantes maisons

de campagne modernes, ses vignes luxuriantes et ses moissons abondantes.

Les bords de l'Isle, eux, sont peut-être encore plus fertiles et plus sauvages que ceux de la Dordogne ; l'on dirait que la nature s'y est plu à réunir les contrastes du beau et du laid et dans ce jeu étrange et bizarre le dernier y gagne et le premier n'y perd rien ! En remontant la vallée de l'Isle vous rencontrez d'abord les ruines historiques et grandioses du château d'Excideuil ensevelies sous un amas de lierres ; vous rencontrez encore le château de Chalus à jamais célèbre par la mort de Richard cœur de lion, qui y tomba percé d'une flèche lancée par l'archer Bertrand de Gourdon en 1199 ; vous y voyez aussi l'élégant château de Premillac dont les clochetons, se détachant sur un fond d'azur, s'élancent avec hardiesse et légèreté, et c'est justement sur ce dernier que je trouve la légende que j'ai à vous raconter.

Premillac, est une vieille cité Galo-Romaine, désignée à cette époque sous le nom de Premillacum, d'où plus tard son nom de Premillac est dérivé ; cette bourgade qui est actuellement très-petite, car elle compte à peine 800 âmes, ne devait pas je présume, être d'une bien grande importance à l'époque gauloise, malgré cela, ce qui nous prouve qu'elle n'était pas sans quelque valeur, c'est qu'une chronique nous apprend que Cromopius II, évêque de Périgueux et St. Reurice évêque de Limoges, s'en disputaient la possession épiscopale. La même chronique nous dit encore que les évêques de ce temps là, étant très entêtés, la querelle fut très-longue et ne prit fin qu'au commencement du VIème siècle, c'est-à-dire après avoir duré plus de vingt-cinq ans. St. Reurice à bout d'arguments sans doute, finit par céder et Premillacum devint dès lors la possession épiscopale de l'évêque de Périgueux qui l'a toujours conservé depuis.

Premillacum, ou Premillac est aujourd'hui un bourg, ou autrement dit un grand village élégamment bâti sur les flancs

d'une colline dont les pieds sont baignés par l'Isle, son onde rapide se brise avec fracas contre des rochers qui lui font décrire de nombreuses sinuosités ; ses maisons en pierre nouvellement reconstruites sont blanchies à la chaux, ce qui leur donne un air propre et coquet. La place publique qui a la figure d'un quadrilatère, est ornée sur trois de ses côtés par de jolies résidences privées et quelques hôtels, une allée de chêne en forme d'arrivée du côté du nord et une rangée de maisons en terrasse du côté ouest y donne également accès ; là, le ravin est à vos pieds et en face de vous se dresse avec ses tours et ses flèches orgueilleuses le château qui porte le même nom, c'est-à-dire de Premillac. Son aspect grandiose saisit d'admiration l'œil de l'étranger tant sa masse est imposante et hardie ; vous avancez encore un peu et vous vous trouvez bientôt sur la grande place où en est l'entrée principale ; de ce point le château présente le coup d'œil suivant : tout à fait en face de vous se trouve le corps de logis principal formant une énorme masse très irrégulière et où l'on a voulu, je pourrais presque dire, harmoniser les contrastes, à l'angle droit se trouve une grosse tour massive, à l'angle gauche une tour mince et élancée et les deux extrémités se réunissent ainsi par un assemblage de grosses et de petites tours alternativement interposées jusqu'au point qui forme le centre. Toutes ces tours couronnées par des créneaux ont la même hauteur et sont recouvertes par une seule et même toiture, de laquelle s'élancent avec hardiesse et légèreté une douzaine de clochetons de différentes formes et de différentes grosseurs.

Le plus élevé affecte la forme d'un chapeau et est pour cette raison appelé, le *chapeau du marquis*. Ses nombreuses ouvertures en forme de croix, ainsi que les cintres ogivals de ses portiques indiquent de suite à l'archéologue qu'il a devant lui un édifice du X^{ème} siècle. De chaque côté du corps de logis principal, à

droite et à gauche, s'allongent parallèlement deux ajoutés formant deux ailes d'environ deux cents pieds de long chacune et se rejoignant par une terrasse en vue sur la place publique, formant ainsi une cour intérieure très vaste. Ces deux ajoutés sans aucun style et sans autre cachet que leurs proportions colossales ont été construits beaucoup plus tard, très-probablement, vers la fin du XVIIème siècle. Sans nul doute, ce château a été à son origine entouré de remparts et de profonds fossés munis de leurs pont-levis, mais les agrandissements dont il fut l'objet dans la suite ont du faire disparaître ces vestiges dont il ne reste plus de traces aujourd'hui.

Le voyageur franchit donc le portique d'entrée et se trouve aussitôt dans la cour intérieure qui donne accès aux trois parties qui forment l'ensemble du château. Le guide, le vieux serviteur Emile vient alors vous recevoir et vous demande avec un ton de politesse excessive en l'accompagnant d'un profond salut : Est-ce que Monsieur et Madame désirent visiter le château ? Sur votre réponse affirmative, il vous prie alors de le suivre et exhibant, soudain, de sa poche, un énorme trousseau de clefs, qui rendrait jaloux le vieux St. Pierre, une porte grince sur ses gonds, vous entrez et vous êtes dans le grand vestibule. En face de vous se trouve un grand escalier en pierre que dix personnes peuvent gravir de front sans se toucher ; vous le suivez et vous arrivez bientôt au premier étage ; là, vous vous trouvez dans la grande galerie des tableaux qui donne accès aux divers appartements que vous allez visiter, le premier que vous rencontrez est le grand salon d'honneur, vaste et grande pièce dont les murs sont revêtus de vieilles tapisseries Hollandaises représentant des chasses aux loups, aux sangliers et aux cerfs avec force chiens, chevaux, seigneurs, se perdant dans le lointain et l'épaisseur du bois. Ça et là, quelques grands tableaux donnent à cet appartement un air imposant ; mais ce

qu'il y a de plus remarquable, c'est l'immense cheminée en bois sculpté qui en garnit tout un côté et où sont représentées les saisons sous les attributs des anciennes divinités, au milieu, un grand médaillon supporté par deux Génies contient le portrait d'Antoine second marquis de Premillac. Le preux chevalier y est représenté revêtu de sa pesante armure tenant de sa main droite sa redoutable épée et sa main gauche appuyée sur son casque d'acier au grand panache, sa physionomie est martiale, dure et sévère, la fierté et l'orgueil sont gravés sur ce front d'airain qui ne se courba jamais et dont le cœur ne fut jamais attendri. C'est avec une sorte de regret que vous quittez cette salle en emportant avec vous l'impression profonde que vous ont produit les traits de ce preux. Vous visitez alors une série d'appartements qui tous ont leur cachet et leur histoire ; là, c'est la salle des jeux, plus loin la salle des repas, là, c'est la chambre des carmélites, ici un boudoir, plus loin le fumoir, etc., joignez à tout cela un coup d'œil vraiment féérique sur le ravin qui s'étend aux pieds du château et où vous apercevez encore le vieux moulin seigneurial dont les roues blanchissent l'eau du torrent et vous avez dans cet ensemble tout ce que l'aile gauche offre d'attrait aux visiteurs.

Vous passez alors dans le corps de logis principal ; là, c'est un enchaînement de grandes salles à l'aspect sombre et grandiose, là encore de grandes tapisseries représentant les unes le Colisé, les Pyramides d'Égypte, d'autres l'entrée triomphale de César dans Rome et trainant à la suite de son char les rois vaincus et enchaînés de Numidie ; toutes ces salles sont autant de curiosités qui captivent le touriste et l'amateur. Enfin, après une série de pièces visitées et d'ascensions d'escaliers tortueux, ou, en calimaçon, tantôt larges tantôt étroits, vous arrivez en face d'un petit couloir ou une personne seule peut passer à la fois, le guide vous précède,

tout à coup la clef grince dans la serrure, une énorme porte bardée de fer et revêtue d'une quantité inouïable de clous à larges têtes, s'ouvre, vous avancez toujours dans l'obscurité et ce n'est que quand une deuxième porte, qui cède à la simple pression de la main est ouverte qu'une lumière blafarde apparaît ; vous faites quelques pas de plus et vous êtes dans la *chambre de la fileuse*.

C'est une petite pièce étroite, mesurant à peine de 10 à 11 pieds carrés, elle n'est éclairée que par une seule fenêtre très étroite, une porte donne accès sur un petit balcon qui a vue sur la prairie du ravin ; l'intérieur en est des plus modeste et ne se compose que du strict nécessaire, un lit supporté par quelques barreaux enchassés dans l'épaisseur de la muraille et formant un alcove, au milieu de la pièce, une table sur laquelle sont déposés un encrier et une lampe en métal, dans un coin une autre petite table à toilette avec un miroir, deux chaises, tel en est tout le mobilier. Une draperie noire recouvre le lit et est suspendue tout autour de l'alcove, la lettre H, en une étoffe jaune est répandue à profusion sur les tentures, les murs et le plafond qui est en outre peinturé en jaune clair sur lequel tranche en noir la lettre H de distance en distance, au milieu de la voûte sont peintes les armes de la famille d'Hautefort.

Sur les deux panneaux de la dernière porte d'entrée sont deux portraits peints à l'huile de grandeur presque naturelle et représentant, l'un, un berger avec sa houlette à la main et tenant sous son bras une musette, ses traits sont fins et expressifs ; l'autre représente une fileuse la quenouille au côté et faisant tourner de ses doigts délicats son léger fuseau, sa taille élégante est fortement pincée, son corsage et son tablier blanc sont ornés de broderies légères et délicates, enfin une physionomie ravissante de jeune fille de dix-huit ans apparaît encadrée dans un fouillis de dentelles chiffonnées avec goût, le

tout formant un ensemble ravissant de fraîcheur et de grâce. Dans le coin de l'angle gauche de la porte vous lisez : Marie Louise d'Hautefort fiancée à Antoine second marquis de Prémillac en l'année 1610. Sous l'impression mêlée de surprise et de tristesse que réveille en vous la vue et la description de ce qui vous entoure le guide vous fait alors la narration suivante :

C'était le 16 décembre 1610, un froid intense sévissait, le givre couvrait la terre, une troupe de jeunes seigneurs formant l'élite de la noblesse du Périgord arrivait à Prémillac, déjà le bruit que faisaient leurs chevaux broyant sous leurs pieds les feuilles gelées des châtaigniers se faisait entendre du château où régnait un grand émoi, tout à coup la garde vigilante donne l'éveil, le pont-levis s'abaisse et laisse pénétrer dans la cour ce brillant cortège. Une jeune fille accompagnée d'un vieillard gravissaient côte à côte les escaliers et suivaient les longs corridors où mugissait une froide brise ; c'était Louise d'Hautefort accompagnée par son père, le puissant marquis d'Hautefort, au bruit de leurs pas, les nombreux serviteurs se rangeaient sur leur passage et le marquis de Prémillac, lui-même, s'avança pour recevoir ses illustres hôtes, ce fut alors qu'au milieu de cette cour brillante le vieux marquis s'adressant à Antoine Second marquis de Prémillac lui dit : Illustre seigneur, ma fille Louise à laquelle vous êtes désormais fiancé vient jouir des charmes et du bonheur que votre haute lignée chevaleresque renommée lui promettent. Dès lors, les fêtes commencent, le tourbillon du plaisir emporte toute cette jeunesse folle ; mais au milieu de ces divertissements et de ces joies de toutes sortes une jeune fille calme, impassible et portant l'empreinte de la résignation sur son visage paraissait presque indifférente aux attentions dont elle était l'objet, cette jeune fille, c'était Louise.

Que se passait-il dans ce cœur éclos pour le bonheur et qui semblait y être arrivé, c'est ce que la suite de ce récit va nous apprendre.

Les fêtes des fiançailles ayant été terminées, la troupe des jeunes seigneurs disparut, le vieux marquis d'Hautefort, lui-même, venait de déposer sur les joues blanches et roses de sa fille qui était devenue dès lors la possession du marquis de Prémillac le baiser d'adieu ; d'abondantes larmes s'étaient échappées de sa paupière à la pensée de la séparation, mais pas un mot, pas une parole n'était venu trahir tout ce qu'éprouvait ce cœur si profondément résigné à la soumission paternelle. Louise avait pourtant obtenu tout ce qu'elle avait demandé, mais elle s'était bornée, comme seule et unique faveur, à demander qu'elle ne deviendrait définitivement l'épouse du marquis de Prémillac, qu'après un séjour de six mois, afin disait-elle, de mieux s'habituer au commandement et à l'ordonnance générale du château.

Louise voyait avec regret disparaître les jours, car plus elle avançait vers la date fatale et plus l'antipathie qu'elle éprouvait pour son fiancé augmentait, elle ne pouvait se faire, elle, qui avait toujours été si riieuse à ces allures graves et hautaines du marquis ; ce n'était plus ces fêtes joyeuses du château d'Hautefort, où, de nombreux seigneurs cherchaient à se distinguer dans les jeux d'adresse et du corps pour venir ensuite déposer leurs hommages à ses pieds et recevoir de sa main le trophée dû au vainqueur. Les jours s'écoulaient monotones, ennuyeux, sans que jamais rien ne vint en rompre l'uniformité. Cependant l'heure fatale, l'heure de la résignation allait bientôt sonner, aussi faisait-elle des efforts surhumains pour dominer les sentiments dont son cœur débordait.

Un soir à l'heure où le dernier rayon de soleil disparaît derrière l'horizon, tenant pour ainsi dire indécise la clarté du jour qui disparaît et l'ombre de la nuit qui arrive, un pas précipité de cheval se fait entendre et un cavalier pesamment armé se présente à la grille du château. Hautefort ! cria-t-il à la garde, et le pont-levis s'abaissa

aussitôt. Je suis porteur dit-il d'une lettre aux armes de mon seigneur et maître, le marquis d'Hautefort, la voilà, elle est destinée au marquis de Prémillac, je tiens à la lui remettre en mains propres.

Quelques heures s'étaient à peine écoulées que les cloches de la vieille église faisaient retentir les airs d'un glas funèbre et les échos du château répétaient de toutes parts la nouvelle de la mort du vieux marquis d'Hautefort.

Dire le chagrin qui brisa l'âme de Louise à ce moment là serait chose impossible, le coup inattendu qui venait de la frapper la laissait orpheline, elle comprit alors toute l'horreur de sa position, aussi, se livra-t-il dans son cœur unde ces combats terribles dont les femmes seules peuvent saisir toutes les angoisses et toutes les douleurs. L'heure fatale avait sonné, celle de la mort de son père avait été aussi celle qui devait consommer son malheur éternel !

Que faire ?..... le marquis avait parlé, sa parole était un ordre auquel nul ne savait se dispenser d'obéir ; Mademoiselle, lui avait-il dit, demain est le jour fixé pour notre union, j'en ai informé quelques seigneurs seulement qui me sont chers par les liens de l'amitié et de la parenté, ne voulant pas donner une fête éclatante après la douloureuse nouvelle qui nous est arrivée il n'y a pas encore huit jours. Faites vos préparatifs, revêtez-vous de vos plus beaux atours, afin que votre grâce et votre beauté brillent dans tout leur éclat aux yeux des nobles seigneurs qui vous entoureront.

A ces mots, Louise n'y tint plus, elle se jette aux pieds de son fiancé les larmes aux yeux, cette grande douleur si longtemps comprimée allait enfin déborder et crever comme du sein des nues, en temps d'orage, jaillit subitement l'éclair et la foudre. Oh ! Seigneur dit-elle, noble ami de mon père à cette heure où sa dépouille mortelle est descendue dans la tombe, suivez l'inspiration que sa grande âme fait entendre, j'en suis sûre, dans le

fond de votre cœur et rendez moi ma liberté, laissez-moi revenir au pays d'Hautefort, car je ne puis consentir à vous épouser ! A peine, Louise finissait-elle de prononcer ces dernières paroles qu'elle s'affaissa sur elle-même presque évanouie..... un long silence se fit.....

Lorsqu'elle eut un peu repris l'usage de ses sens, le fier marquis lançant sur elle son regard redoutable lui dit : Mademoiselle, je connais les secrets penchants de votre cœur, je n'ai pas été jusqu'à ce jour sans apprendre le nom de celui que vous aimez et auquel vous voulez me sacrifier malgré la volonté de votre père, mais éloignez de votre esprit les entretiens de cette sorte, car jamais, non jamais, je le jure sur les mânes de mes ancêtres, nul autre humain ne connaîtra les carresses de votre main blanche. Demain vous serez marquise de Prémillac ou les portes d'un sombre cachot se refermeront à jamais sur vous ! Allez, vous avez vingt-quatre heures pour réfléchir au sort que vous préférerez.

Le marquis sortit laissant, ainsi, Louise éperdue et baignée dans un torrent de larmes, mais au lieu de se laisser aller au découragement une résolution subite et énergique s'était emparée de son cœur, non dit-elle je résisterai, plutôt mille fois les tourments et la mort !..... non, je ne l'épouserai pas !

Le lendemain les portes d'un sombre cachot s'ouvraient et se refermaient sur cette faible créature si forte dans ses résolutions..... Louise était captive !

Un mot pourtant pouvait la sauver, mais elle avait juré que ce mot-là elle ne le prononcerait jamais, car, elle avait connu dans les fêtes qui avaient eu lieu au château d'Hautefort un jeune seigneur du nom de Gaston de Badefol, un secret penchant les avait attirés l'un vers l'autre, plusieurs fois dans les tournois elle avait reçu ses hommages, Gaston captivé par sa grâce et sa beauté en avait fait la reine de ses pensées, leurs cœurs se

comprenaient et s'aimaient. Tous ces souvenirs avaient depuis six mois agité cette âme pure, aimante et aimée et la pensée qu'il fallait à tout jamais, renoncer à ses secrètes espérances brisait son cœur de poignantes douleurs, aussi préférerait-elle la blafarde clarté des cachots plutôt que de se séparer pour toujours de celui qu'elle aimait.

Les premiers jours de captivité furent quelque chose d'affreux pour Louise, le silence et le calme, qui régnaient autour d'elle l'effrayaient, parfois des terreurs s'emparaient de son esprit, tout son être tressaillait au moindre bruit imaginaire ou à une vision fictive ; constamment dans la crainte, une journée lui paraissait un siècle, les nuits étaient plus terribles encore et ce n'était que quand elle tombait complètement épuisée par la longue insomnie qu'elle pouvait enfin goûter un peu de repos. Son âme était alors en proie aux rêves les plus étranges, son cœur contracté par ce nouveau supplice suffoquait, et lui faisait endurer de nouveaux tourments. Parfois des rêves heureux venaient aussi, emplir sa paupière : il lui semblait qu'elle assistait encore à ces fêtes joyeuses qui avaient eu lieu au château d'Hautefort, il lui semblait qu'elle était encore entourée de toute cette cour brillante de jeunes seigneurs qui venaient déposer leurs hommages à ses pieds, il lui semblait qu'elle entendait les doux accords de la lyre et que des guirlandes de fleurs et des couronnes de roses étaient suspendues au-dessus de sa tête.

Etranges illusions ! Et si de tels souvenirs faisaient parfois éclore un sourire sur ses lèvres empourprées, quelle triste réalité l'attendait à son réveil ! Mais, Louise dormait et près d'elle veillait avec ses longues ailes son génie tutélaire, et si parfois, il agitait l'air au-dessus de son front, soudain un nouveau sourire éflerait ses lèvres ; oh ! alors, on eut dit que quittant sa nature vaporeuse, il aimait d'un amour plein de charme celle dont il n'était

pourtant que le génie. Soudain, l'aurore plongeant son rayon diaphane dans l'étroite cellule y dissipait la nuit et les dernières pensées du rêve, l'ange consolateur, lui-même, avait donné sa dernière caresse pour ne plus reparaitre qu'à l'heure où les purs esprits ont la permission du Dieu créateur de venir remplir leur mission auprès des humains.

À ces premiers jours de grande douleur avait succédé, pour Louise, un calme dont au premier abord elle ne s'était pas doutée et qui peu à peu lui avait rendu sa vie captive moins amère et son cachot plus familier ; elle s'y trouvait plus à l'aise, elle y trouvait des plaisirs qui sont inconnus à ceux auxquels il n'a pas été donné de vivre dans la solitude et le néant.

Douée d'une haute intelligence, la lecture absorbait une grande partie de son temps et faisait ses délices, tantôt elle écrivait, puis, elle laissait la plume et prenait le pinceau traçant de ses doigts délicats, les lieux chers à ses souvenirs et les portraits de ceux qu'elle avait connus et aimés. Et, si l'obscurité la surprenait, elle allumait sa petite lampe et continuait quelques fois bien avant dans la nuit sa lecture ou sa méditation.

Parfois elle laissait sa pensée errer à l'aventure, alors, un insecte qui vole, une araignée qui parcourt avec ses grandes pattes pliées la voute de sa prison l'absorbe toute entière et cet insecte qui dans les moments ordinaires de la vie nous apparaît comme dégoûtant et nous répugne était au contraire pour elle une compagne aimée, elle suivait sa trace du regard, mesurait l'étendu de l'espace parcouru, l'ingénuité de sa trame, les guets-à-pens qu'elle avait tendus et les victimes qui y étaient tombées ; oh ! une araignée dans la solitude des cachots et les longues veillées des nuits est une douce consolation qui nous donne bien des heures arrachées aux plus poignants regrets, on ne la repousse pas, on ne l'écrase pas du pied ; mais au contraire on l'aime et l'on s'attache à elle.

Il y avait déjà six ans que Louise gisait ainsi dans la sombre clarté du cachot, il y avait aussi six ans que sans y manquer une seule fois le cruel marquis de Prémillac qui avait résolu, disait-il, de briser cette volonté de fer, se présentait chaque jour à sa porte pour demander à son héroïque victime, si elle consentait enfin à l'épouser. Mais, la volonté de Louise, au lieu de faiblir, s'était accrue et la réponse était, chaque fois, invariablement la même : non, je ne vous épouserai jamais !..... Et la porte se refermait aussitôt en criant sur ses gonds.

Louise était toujours captive !..... il lui semblait qu'elle n'avait plus qu'à mourir !

Par une de ces éclatantes matinées du printemps à l'heure où la tendre rosée se répand sur la prairie, à l'heure où le berger matinal va conduire sur les bords du torrent de la vallée son paisible troupeau, à l'heure où des milliers d'oiseaux chantent le cantique des cantiques à la louange du Très-Haut pour saluer la venue du jour et la saison de leurs tendres amours, à cette heure, dis-je, un bruit étrange se fait tout-à-coup entendre dans le fond de la vallée que baigne l'onde humide de l'Isle, Louise écoute, elle croit être encore plongée dans l'illusion d'un rêve, mais non, elle ne se trompe pas..... c'est bien une musette qui fait raisonner les échos d'un air qu'elle a souvent entendu au pays d'Hautefort, elle écoute encore, elle retient son haleine, son œil brille d'un vif éclat, pour la première fois son cœur qui n'ose pourtant murmurer ce mot "*espérance*" est au moins dégagé de l'étreinte qui l'enserme et l'étouffe.

Et sans avoir donné tout le fini que sa toilette réclame elle s'élançait vers le petit balcon, un berger avec son troupeau s'avancé en effet dans le lointain en jouant sur sa musette un air qui au fur et à mesure qu'il approchait devenait de plus en plus distinct, une émotion indicible contractait alors le cœur de Louise qu'un pressentiment étrange agitait ; bientôt le berger arrive

jusqu'aux pieds de la haute tour, ses regards inquiets tournent tout autour du château pour voir s'il n'apercevra pas quelqu'un ; puis tout à coup chantant une ballade il dit : “ Belle entre toutes les belles, dans les tournois je combattais pour toi, ta grâce captivait mon cœur et ton regard ranimait mon courage ; tu me fis roi, je te fis reine, ta couronne était de rose, ton sceptre un lys moins blanc que toi ; ton nom rayonne dans les cieux, tes bienfaits sont partout ici-bas ; mon cœur à tes serments oh ! Louise ne les oublie pas.”

Ce berger, c'était Gaston ! Tout à coup elle le reconnaît, lui Gaston, lui, dont la main avait si souvent pressé la sienne ! Oh ! comment décrire les pensées qui assaillirent dans ce moment le cœur de la captive, les larmes inondaient son visage que caressait une légère brise qui agitait en même temps sa longue et ondoyante chevelure.

Gaston lui fait comprendre alors qu'il a été informé par un serviteur du château, qui avait été au pays de Badefol de la triste destinée qui lui était réservée, et il est venu revoir celle qu'il aime et qui sera toujours la reine de ses pensées !

Quelques jours plus tard de grands préparatifs se faisaient au château, le cliquetis des armes raisonnait de toutes parts dans les immenses corridors ou les pas précipités des hommes d'armes se faisaient entendre sur les dalles épaisses et dont le bruit se répercutait aux voûtes sonores. La guerre venait d'éclater dans le midi de la France ; les Huguenots venaient de se soulever en masse et les armées du roi, sous la conduite du maréchal de Luynes, marchaient pour les soumettre. Déjà, elles avaient conquis et pacifié l'Aunis, la Saintonge et toute la Guyenne ; mais Mautauban résistait victorieusement et il fallut songer à augmenter l'effectif de l'armée.

Toutes les nouvelles recrues, et les nombreux volontaires qui s'y joignirent, furent pris dans l'ancienne

province du Périgord, ce fut alors que le vieux marquis de Prémillac revêtit sa pesante armure pour aller, disait-il : "conquérir oncque renommée égale à celle de ses ayeux."

Les combats furent nombreux et acharnés entre les combattants, tour à tour vainqueurs et vaincus ; les Huguenots-soutenaient la lutte avec une opiniâtreté qui désespérait les généraux de l'armée royale ; le marquis de Prémillac, nous dit une chronique de ce temps-là, guerroyait de son mieux, frappait d'estoc et de taille ne s'inquiétant plus de sa captive, à la possession de laquelle il semblait avoir renoncé et qu'il ne tenait plus enfermée dans la noirceur du cachot que pour satisfaire la haine atroce dont son cœur était animé envers elle. Sous la consigne la plus sévère elle expiait son crime à la fidélité !

Les années s'écoulaient sans qu'aucun changement survint dans sa position, aussi le chagrin avait-il tracé son profond sillon sur ce front candide, sans toutefois en avoir altéré la sereine beauté.

Louise enfermée déjà depuis dix ans était toujours belle et rayonnante de jeunesse et en tout digne de celui, qui sous les traits d'un berger, venait raviver dans son cœur cette étincelle sacrée qui soutient les courages et fait accomplir des prodiges : l'espérance et l'amour !

Souvent la vallée où coule le torrent impétueux retentissait du bruit de la joyeuse pastourelle, tandis que le troupeau du berger paissait et broutait le serpolet et le myrthe sauvages à travers les fentes et les sinuosités des rochers, lui assis aux pieds de la haute tour, la houlette au côté, gonflait sa musette et répétait ces airs qui procuraient à Louise tant de bonheur, elle laissait alors glisser son fuseau le long de la tour et chaque fois il était porteur d'une missive à son bien aimé ! Oh ! Gaston lui disait-elle, que je vous aime dans mes cruels tourments ? Une autrefois, puis-je espérer encore ?.....

Et Gaston répondait : vous à qui rien n'est comparable, vous, dont les grâces et la beauté ne sauraient être surpassées, vous êtes mon unique espérance, je ferai tout pour vous sauver !

Et quand venait le soir, le paisible troupeau gravissait lentement les sentiers tortueux de la colline, Louise en suivait les traces jusqu'à ce que la brume éraïsse l'eût enfin dérobé à ses regards. Alors, pensive et s'oubliant parfois aux douces rêveries, elle restait encore des heures entières à respirer l'air frais et embaumé du printemps ; elle aimait ce calme de la nature, elle aimait à contempler l'immensité de la voute céleste ; son cœur plus à l'aise à ce moment là, prenait son essor et elle pouvait murmurer tout haut ce nom tant aimé, Gaston ! oh, Gaston ! Quand l'humidité de la nuit l'obligeait à quitter la place qu'elle aimait tant, elle se jetait alors sur son lit, et attendait rêveuse que l'ange aux blanches ailes vient lui fermer les yeux !..... Et si le lendemain le berger ne revenait pas, oh ! Louise était triste..... six mois, un an peut-être, disait-elle, sans le revoir ! Et le désespoir s'emparait d'elle, rongéant de nouveau ce cœur dont il avait pour ainsi dire fait sa proie. C'était à peine si l'hirondelle printanière, qui venait chaque matin chercher sur le devant de sa fenêtre la nourriture que lui préparait sa main délicate, pouvait la faire sortir de la pesante rêverie dans laquelle elle était plongée, l'hirondelle allait, venait, voltigeait, partait et revenait encore, il lui fallait bien des évolutions avant que Louise s'aperçut qu'elle avait oublié sa compagne, vite, alors, elle lui demandait pardon et lui donnait avec abondance ce qu'elle eut désiré changer pour sa liberté !

Déjà, les frimats commençaient à sévir, les feuilles des chataigniers jonchaient la terre, le jour était à son déclin, l'horloge du château sonnait huit heures, une troupe de chevaux entrait dans la cour et le bruit des armes se

mêlait à leurs hennissements, c'était le vieux marquis qui après deux ans de glorieux combats rentrait dans son manoir pour y trouver le repos, panser ses blessures et réparer ses forces épuisées, deux hommes le soutenait car il paraissait accablé, son visage était empreint d'une pâleur livide et ses traits étaient contractés.

Malgré le grand émoi qui régnait dans le château c'était à peine si Louise pouvait se douter des événements extraordinaires qui se passaient près d'elle ; elle n'avait appris que par hasard le départ du seigneur pour la guerre et l'événement de son retour n'éveillait chez elle qu'un soupçon. Mais celui qui veillait sur elle ayant été informé du retour du marquis, avait pris le plus rapide de ses coursiers et franchi prestement la distance qui séparait Badefol de Prémillac. A peine avait-il passé les premières maisons qui forment l'arrivé de la petite bourgade qu'on lui annonça que le vieux marquis affaibli par ses nombreuses blessures venait de rendre le dernier soupir. Presque aussitôt le glas funèbre des cloches de la vieille église faisaient entendre leur son lugubre, neuf heures sonnaient à l'horloge.

Tout cela était bien étrange pour Louise, le bruit des cavaliers, le bruit confus des armes, l'agitation extraordinaire qui avait régné dans le château, le glas funèbre..... Elle se perdait en conjectures, mais rien ne venait lui apporter l'écho de la vérité ! Demain, demain, disait-elle, mais elle prononçait ces mots avec effroi, un pressentiment accablait son âme, elle ne pensait plus, son imagination trop affaiblie pour réfléchir s'égarait, elle allait jusqu'à supposer que Gaston avait, peut-être, été pris et pendu aux créneaux de la plus haute des tours, c'était une imagination en délire. Oh ! combien de fois, cette nuit-là prononça-t-elle ce nom si aimé, Gaston !

Enfin, les premiers feux de l'aurore parurent sur les côteaix voisins, un long crêpe noir flottait sur la plus

haute des tours et une brise humide en agitait les plis, le pont-levis était abaissé et un jeune seigneur vêtu d'un costume étincelant s'avavançait vers la grille du château, en franchissant le seuil, pénétrait dans l'intérieur et se précipitait vers l'horrible cachot où était celle qu'il allait enfin revoir et presser dans ses bras, déjà sa main crispée a fait sortir de leurs gonds les énormes verrous, la porte cède, un cri d'effroi a retenti à l'intérieur, un corps humain est tombé, Gaston s'élançe, déjà, il tient dans ses bras sa Louise bien aimée et la couvre de ses baisers, mais sa main convulsive serre la sienne, son œil s'entr'ouvre, sa voix presque éteinte murmure tout bas, Gaston !.....L'âme de Louise venait de prendre son vol vers la route éthérée des cieux !

SOUVENIR A MON PAYS.

Je te salue pays de mes jeunes années,
Tes bois et tes coteaux, tes riantes vallées
Dont si souvent mes pas ont suivi les sentiers
Bordés par le citize et les verts peupliers !
Malgré l'éloignement et les années passées,
Quelques soient les douleurs qui me soient réservées,
Quelque soit du pays le rivage lointain,
Où m'entraîne le sort, quelque soit mon destin ;
Non, je n'oublierai pas ces jours pleins d'espérance,
Non, je n'oublirai pas ces lieux de mon enfance,
Où, exempt d'inquiétude et du passé amer
Qui ne semblent encor ne dater que d'hier,
Je jouais de ces jeux, qui ne sont qu'innocence
Quoiqu'ils fussent parfois sujets à remontrance.
Je me rappelle encor l'onde du clair ruisseau,
Ou j'allais pour chercher le flexible roseau ;

La prairie qui le borde et où les fleurs sauvages
Répandues par milliers mêlent leurs odeurs suaves.
Que d'images mon cœur se plaît à retracer,
Pour me dire souvent que je dois les aimer !
Où est la grande allée et ses pins séculaires,
Son kiosque mousseux qu'entourent les lierres
L'ombrage parfumé des magnolias en fleur,
La fontaine limpide et son saule pleureur,
Le jardin, les oiseaux de l'ombreuse charmille,
Le grand chêne touffu revêtu de sa grille,
Le grand lac transparent avec son frêle esquif
Sur lequel si souvent prompt comme un fugitif
Je fuyais en cachette. Echos faites entendre
Ces doux noms que ma voix aimerait à vous rendre,
Rappelez-moi toujours ces joyeux souvenirs,
Ils satisfont mon cœur et calment mes désirs !
L'immensité des mers, les tempêtes furieuses,
Les flots amoncelés sur les vagues houleuses,
Le temps, ce destructeur de ce qui nous est cher
Avec ses lourds marteaux et ses burins de fer,
Ne sauraient effacer cette vivante image
Vivant dans notre cœur dès notre plus bas âge :
Oh ! peut-on oublier ce qu'on a tant aimé,
Ses ayeux, son pays, la douce liberté
Et le coin silencieux où sa tombe est tracée !



